



QUELQUES ARPENTS DE NEIGE

(Commentaires historiques – par John Ellis)

Depuis l'Antiquité, de grandes guerres furent menées en raison de rivalités territoriales et au début du 18^{ème} siècle, ces rivalités s'exprimèrent à l'échelle de la planète. Les deux plus grandes puissances de l'époque, la Grande-Bretagne et la France, étaient engagées dans une lutte interminable motivée par leurs nouvelles colonies dans les Caraïbes, en Amérique du Nord et en Inde, chacune voulant contrôler la production et le commerce lucratif de produits tels que le sucre, le tabac, le coton, la fourrure, la soie, le bois et le thé.

En Amérique du Nord, cette lutte se localisait entre une enclave Anglo-américaine sur les côtes de l'Atlantique, au sud du fleuve St Laurent (qui allait devenir les Treize colonies) et les vastes étendues hivernales de la Nouvelle France (l'actuel Canada) avec sa population européenne épars, concentrée principalement sur les rives du St Laurent. Chaque camp désirait le monopole du commerce local de fourrure ainsi que le contrôle des bases navales, vitales pour le commerce en Atlantique Nord. Mais les Britanniques étaient aussi habités par la peur grandissante que les Français avaient l'intention de les encercler afin d'établir un cordon jusqu'aux Grands Lacs et le Mississippi et ainsi relier leurs autres territoires en Louisiane.

Ce climat de suspicion et de jalousie réciproque ne se manifestait toutefois pas par un état de conflit armé permanent et se limitait plutôt à inciter les alliés Indiens à mener des raids occasionnels contre des fermes et communautés isolées. En dépit du fait que chaque camp maintenait, au moins sur le papier, des milices locales, celles-ci ne se mesuraient l'une à l'autre que lorsque la Grande-Bretagne et la France elles-mêmes étaient engagées dans une guerre en Europe. Ce n'est dans ce cas seulement que les métropoles exigeaient à leur force coloniale de se joindre aux hostilités, les aidant parfois en leur envoyant des forces navales et expéditionnaires, aussi inadéquates fussent-elles la plupart du temps. Les guerres européennes se prolongèrent en Amérique du Nord en quatre différentes occasions durant cette période :

- 1687-1697 : guerre de la Ligue d'Augsbourg, appelée en Amérique « Guerre du roi Guillaume »
- 1701-1714 : guerre de succession d'Espagne, appelée en Amérique « Guerre de la reine Anne »
- 1739-1748 : guerre de l'oreille de Jenkins et guerre de succession d'Autriche, appelée en Amérique « Guerre du roi George »
- 1754-1763 : la guerre de Sept Ans

Seule la dernière de ces guerres vit l'un des deux camps prendre un avantage militaire décisif. Un renforcement conséquent des troupes Britanniques résulta en une percée sur le St Laurent dans les deux directions et la prise de Québec en 1759 et de Montréal en 1760. Les termes du Traité de Paris

(1763) obligeaient les français à céder tous les territoires qui avaient autrefois été pompeusement nommés « Nouvelle France ».

La conduite exacte de ces guerres était déterminée par plusieurs facteurs clés, le plus important étant la géographie. Le premier problème était le franchissement de l'Océan Atlantique : fournir et renforcer les colonies en temps de guerre s'avéraient fort complexe en raison de la distance même séparant les ports nord-américains de l'Europe. Les milices locales pouvaient suffire à garder les populations vivant à la frontière mais les finances coloniales étaient totalement incapables d'assumer seules les quantités nécessaires d'ordonnance, de munitions ou autres magasins militaires pour des offensives à grande échelle. Les convois nécessaires au transport des hommes et du matériel requis devaient être préparés laborieusement dans les ports français et britanniques puis souvent attendre des vents favorables pendant plusieurs semaines. Mais même un fois en mer, ces convois étaient toujours à la merci de techniques de navigation hasardeuses et des redoutables tempêtes qui frappaient fréquemment les traversées transatlantiques. Tous ces facteurs, auxquels s'ajoutait la durée du voyage (même sans problèmes), rendaient quasi-impossible la coordination entre l'arrivée d'une flotte ou d'un convoi (en supposant qu'ils arrivent un jour !) et les attentes des stratèges militaires locaux.

Les contraintes géographiques influèrent grandement sur les opérations de terrain. Le climat lui-même contraignait sérieusement les activités militaires. En raison des hivers nord-américains extrêmes et de la redoutable boue suite au dégel du printemps, les campagnes militaires se limitaient de Mai à Septembre. Cela nuisait fortement à l'organisation et limitait le temps dont disposaient les commandants pour anéantir l'ennemi avant que celui-ci soit capable de récupérer ses forces lors des quartiers d'hiver ou de retour au pays.

L'épicentre de chacune de ces guerres était un territoire en forme de triangle ayant pour côtés le Lac Ontario et le St Laurent, le front de mer à l'Est, et les rivières Potomac et Allegheny. Cette région, très peu habitée, était quasiment entièrement recouverte d'épaisses forêts et de montagnes au travers de laquelle la construction d'une voie militaire, bien qu'indispensable, pouvait accaparer une période de campagne dans son intégralité. Il n'y avait donc parfois pas d'autre option que de percer de telles routes, mais les armées principales préféraient souvent effectuer leurs mouvements stratégiques par la voie maritime. L'histoire des quatre guerres entre 1687 et 1763 se concentre ainsi pour l'essentiel sur le fleuve St Laurent, les lacs Ontario et Champlain et les rivières Mohawk, Hudson et Richelieu.

Etant donnée l'importance cruciale de ces artères maritimes, les choix stratégiques étaient strictement limités et les deux camps avaient toujours à l'esprit l'avance probable de l'ennemi sur ces axes. La meilleure façon de bloquer ces voies était la construction de forts sur des sites stratégiques d'où l'on pouvait bombarder toute armada maritime. Dès lors, toute avancée ennemie devenait synonyme de prise dudit fort et devait logiquement passer par des opérations classiques de siège. Ces dernières étaient fastidieuses et, même si couronnées de succès, pouvaient occuper une telle part de la période de campagne qu'exploiter utilement la victoire en devenait impossible, voire un frein de plus au bon déroulement capital des opérations dans le temps. C'est pourquoi toute histoire retraçant les conflits en Amérique du Nord au 18^{ème} siècle tourne autour de forts tels que Ticonderoga, William Henry, Cumberland, Duquesne, Niagara, Oswego et Frontenac. Durant l'intégralité des trente-neuf ans de guerre ouverte, seuls trois batailles importantes n'impliquèrent

pas de sièges ou d'assauts directs sur des forts, à savoir deux batailles rangées (Plaines d'Abraham-1759 et Québec-1760) et une embuscade de grande envergure (Monongahela-1755). Ces trois conflits eurent tout de même lieu aux abords mêmes d'un fort.

En admettant que la situation géographique et le climat soient des facteurs fixes et partagés, d'autres considérations pouvaient faire pencher la balance en faveur d'un camp plutôt que l'autre. Les Français étaient avantagés du fait que le contrôle politique au Canada était hautement centralisé, rendant la tâche de leurs puissants intendants plus facile pour diriger le déploiement de troupes à l'endroit et au moment voulus. De plus, les gouverneurs coloniaux britanniques devaient travailler en collaboration avec les assemblées provinciales locales, dont les chambres étaient élues démocratiquement et contrôlaient les levées d'impôts et l'émission de devises utilisées pour payer la prime d'enrôlement et acheter les fournitures militaires.

Ces assemblées firent toujours preuve de suspicion à l'égard de l'autorité royale anglaise et se montrèrent constamment réticentes et longues à fournir des troupes locales pour les opérations prévues, troupes d'autant plus vitales qu'une garnison régulière et adéquate ne fût instaurée en Amérique du Nord qu'à partir des années 1750. Il n'y avait pas non plus la moindre autorité coloniale centralisée, les colonies étant très méfiantes les unes des autres et toujours hésitantes à donner leur accord pour toute action concertée.

Pendant longtemps, ces facteurs permirent d'amoindrir l'impact de l'immense déséquilibre entre les colonies nord-américaines et françaises, à savoir l'écart croissant de leurs nombres d'habitants, qui dès 1755, opposait quelques 55 000 canadiens au million et demi d'américains. Il fallut attendre la guerre de Sept Ans pour enfin voir les Britanniques se résoudre à envoyer un nombre conséquent de troupes régulières sur place. Le conflit, dans les faits, prit fin en Amérique du Nord en 1760. A cette date, la Grande Bretagne avait envoyé trente régiments contre douze pour les français. De tels déploiements de force permirent de reléguer les unités coloniales, dans leur grande majorité, à un rôle de garnison et de ligne de communication, rôle qu'elles étaient bien plus enclines à assumer pendant une campagne militaire complète.

Cet engagement croissant sur le théâtre des opérations Nord-américains faisait partie d'une stratégie globale conçue par William Pitt, ce dernier étant convaincu que la France était plus vulnérable dans ses colonies que sur les champs de bataille européens. Le poids de la campagne transatlantique reposait en grande partie sur la Royal Navy, dont le blocus permanent des côtes françaises avait, à partir de 1760, presque totalement coupé la liaison avec le Canada. Le coût financier de la nouvelle stratégie de Pitt parle de lui-même : en 1763, la Grande Bretagne avait dépensé 4 millions de livres pour ses opérations nord-américaines tandis que la France n'y n'avait consenti qu'un dixième de cette somme, montant ô combien dérisoire alloué à cette morne et distante colonie qui, même dans les circonstances les plus favorables, ne vivait que juste au dessus du niveau de subsistance.

Pour finir, il doit être fait mention du rôle des indiens dans ces guerres. Selon leur propre point de vue, il y avait certains avantages à soutenir l'un ou l'autre camp. Les produits britanniques échangés contre des fourrures étaient de bien meilleure qualité que les français et le rhum britannique était considérablement meilleur marché que le cognac français. Mais d'un autre côté, les français se montraient beaucoup plus prompts à fournir des armes à feu et permirent souvent le

réapprovisionnement en armes indispensable dans les villages indiens. Bien entendu, l'élément le plus décisif pour de nombreuses tribus et villages était simplement la proximité avec tel ou tel camp et dans l'ensemble, la Confédération Abenaki dans le nord s'associa aux français tandis que la Confédération des Iroquois s'alliait aux anglais. A ce jeu, les français prirent un avantage important à partir des années 1700, en persuadant les Iroquois de rester neutres. Ces derniers devinrent à leur tour experts dans l'art d'opposer les deux camps en les menaçant d'abandonner cette neutralité. Mais une fois que les renforts du major Pitt commencèrent à se faire sentir, les Iroquois et de nombreux Abenaki comprirent rapidement dans quel sens le vent tournait et prirent de plus en plus le parti des anglais.

Dans la plupart des expéditions nord-américaines, bien que les Indiens représentaient une part non-négligeables des forces en présence, il est tout de fois difficile d'évaluer leur valeur militaire d'ensemble. Leur utilité était limitée par leur manque de fiabilité, leurs soudaines désertions, leur résistance à toute forme de discipline militaire, leur penchant pour le pillage, l'alcool et les scalps. Si l'on considère le conflit dans sa totalité, on peut dire que la participation des Indiens a plutôt avantagé les français, car la peur qu'inspiraient aux colons britanniques les raids Abenaki les rendaient réticents à assurer leur service pour la milice, particulièrement pour les longues missions loin de leur foyer.

La prise de Montréal par les anglais en septembre 1760 fut le fait d'armes culminant. Enfin, leurs colonies nord-américaines étaient désormais en sécurité face à la menace, quoique exagérée, de l'encercllement le long du Mississippi. Par cette réussite, les britanniques donnèrent la preuve de leur maîtrise croissante du conflit colonial et de leur capacité à envoyer à la fois des forces d'Europe et manœuvrer des troupes efficacement sur un théâtre des opérations en grande partie maritime. De plus, lors de la dernière année de guerre, les commandants britanniques montrèrent une grande habileté à avancer en même temps sur des axes très différents, avant d'effectuer une attaque conjointe sur la capitale franco-canadienne avec une précision remarquable.

Pourtant, ce triomphe s'avéra de courte durée. Quelques vingt ans plus tard, les colonies américaines étaient perdues. Depuis longtemps, leurs habitants étaient amers d'être gouvernés et taxés par la lointaine Angleterre, et l'Armée Continentale qu'ils décidèrent donc de lever allait forcer leur maître d'antan à la reddition à Yorktown. Le plus irritant pour les anglais fut sans doute que cette défaite dut beaucoup à l'assistance de la flotte française, qui semblait pourtant avoir été anéantie lors de la guerre de Sept Ans. Mais l'humiliation de l'éviction des Treize Colonies eut son revers positif. Car, même si la partie du continent que la Grande-Bretagne garda, à savoir le Canada, s'avéra trop rude et peu peuplée pour contribuer de façon conséquente à la prospérité de l'Empire, elle ne représentait plus une menace pour les colons Américains, permettant une expansion rapide de son activité économique flamboyante et en constante augmentation. Par la suite, cette situation permit un accroissement du commerce maritime dont ces colons dépendaient, commerce majoritairement effectué par des navires de commerce britanniques, pour le plus grand bénéfice de leurs propriétaires, des marchands, et de l'économie de la Grande-Bretagne. Priver les français de leurs quelques arpents de neige s'avéra en fin de compte être la pierre fondatrice de l'hégémonie britannique sur le commerce de l'Atlantique.

